

cieux à noter pour les turbans, qui s'enroulent en spirale autour de la calotte; les choux légers dans lesquels on enfouit une fleur ou un oiseau. La dentelle noire, brodée de soie ombrée de deux teintes, joue également un rôle qui n'est pas sans mérite pour un chapeau de crin noir; on en forme des coquillés qui présentent des reflets chatoyants aux rayons du soleil. Le succès des ruches effilochées, quoique de date ancienne déjà, ne s'est pas encore ralenti, il faut le constater; on les dispose presque toujours en tour de tête et en choux dispersés sur le chapeau.

Mais ce qui, sans contredit, l'emporte en grâce et en fraîcheur sur toutes les garnitures possibles, c'est la fleur ou, pour mieux dire, les fleurs, que l'on emploie à profusion. C'est à juste titre qu'on peut maintenant comparer des réunions de femmes, parées, comme celles du pesage au champ de courses, à des parterres de fleurs. Passes de chapeaux diadèmes, bandeaux, cache-peignes, fonds bombés, toques, capotes, etc., tout cela est en fleurs; et quelles fleurs! il semble qu'on vient de les cueillir. Voici, par exemple, un joli bandeau de mousse naturelle et teintée, avec touffes de boutons d'or à cœur noir; la mousse est, en outre, parsemée de grappes de chatons vert tilleul; belle aigrette de fleurs assorties et bride mentonnaire en pareil, avec bouquet sur le côté. Un autre modèle consiste en une passe très-touffue de fleurs jardinières, des plus fines et des plus variées, entremêlées de feuillage et d'herbes folâtres.

Une des plus jolies actrices de nos théâtres parisiens, de mise et d'habitudes fort élégantes, s'est montrée dernièrement dans une toilette qui a révolutionné le monde féminin. Corsage à ceinture ronde, avec jupe et draperies froncées à la taille, d'où elles se répandent tout autour. On a beaucoup parlé de cette toilette et, dans le monde des couturières, on est un peu sur le qui-vive. La conclusion qu'on prétend tirer de cet évènement, c'est que le règne du collant toucherait à sa fin; on sera forcé — nous l'avons, du reste, prédit dernièrement — de se remettre aux jupes plissées de 1850... modes bourgeoises s'il en fut! Quant aux manches à gigot, personne n'a pu nous dire si elles reviendraient aussi.

Si tout cela était vrai, pourtant, quel cataclysme dans la toilette actuelle! Impossible de tirer d'une robe princesse, d'une polonaise une robe froncée, plissée. Ce serait à renouveler toute sa garde-robe. Mais ce sont là de ces révolutions qu'on ne peut mener brusquement et cela doit nous rassurer.

Pourtant, comme il n'y a jamais de fumée sans feu, de même il pourrait bien y avoir du vrai dans tout ceci: aussi ferons-nous bien de prendre nos précautions. La prévoyance étant mère de la sûreté, qui nous empêche de choisir de préférence, pour une toilette nouvelle, la robe princesse, dont le milieu du dos à basque retombe sur des largeurs plissées, simulant un jupon?

Nous félicitons les lingères de l'heureuse application, sur objets de lingerie, de la dentelle Clovis teintée de couleur rose ou bleue; délicieuses sont les parures de toute sorte que l'on voit pompeusement étalées dans les vitrines. Nous en détachons une entre toutes: collerette et sous-manches faites de plissés en linon blanc, bordés de dentelle Clovis écrie et bleue; les plis plats sont maintenus par une ligne transversale de piqûres deux fois répétée; les bords, libres de toute entrave, forment un agréable coquillé, d'un effet très-coquet. Nous aimons encore les plissés de linon blanc, ourlés de linon de couleur unie (gros bleu, rouge, noir, etc.) et montés comme les précédents.

Très-vaporeuses sont les ruches en crêpe de toute couleur gaufré; mélangez-les de dentelles, avec choux de gaze ou cocardes de petits rubans très-étroits, et vous aurez une exquise nouveauté.

Les broderies bretonnes, appliquées à la lingerie, sont en train de faire leur tour du monde; l'exportation s'en est emparée et Paris en expédie tous les jours d'importantes commandes. On est fort pour la fantaisie brillante de l'autre côté de l'Océan: c'est le soleil qui le veut, sans doute. Nous avons assisté à l'un de ces départs, nous en conserverons longtemps le souvenir. C'étaient des fichus, des gilets, de hautes manchettes, etc., le tout composé de soies brochées, lisérées de gros cordons de couleur vive où la nuance mandarine n'était pas oubliée, avec pomponnettes de rubans étroits, dentelles blanches, cordelières et fleurs, à vous donner des éblouissements!

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte

P. n° 359.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume en cachemire gris et faille noire, composé d'un jupon, d'une polonaise et d'un paletot cuirasse. — Jupon à traîne rapportée, celle-ci en faille noire, garni de deux volants plissés. Le jupon est resserré dans le bas par deux plis creux et distancés, que relie une bande de faille noire avec lisérés mandarine. — Polonaise à manches de faille noire; le devant, boutonné au milieu, est court. D'un côté, le bas est garni d'un revers rajouté en faille mandarine; de l'autre côté, les bords sont garnis de plissés; ces deux garnitures se rejoignent au milieu derrière. Le dos de la polonaise offre cette particularité que le petit côté gauche reste indépendant; on réunit, malgré cela, par une couture le dos de la tunique au côté de devant, et c'est avec le petit côté gauche qu'on forme la draperie pouff du milieu, en en fixant l'extrémité au bas de la taille sur l'autre petit côté. Frange de couleur mandarine autour du pouff. Bracelet en cachemire liséré de faille mandarine au bas de la manche. — Paletot cuirasse sans manche, fendu dans le bas derrière, avec large liséré de faille sur les bords. Double col, en cachemire et faille noire lisérée de jaune. — Chapeau à fond mou en gaze neigeuse assortie à la robe et passe de paille; guirlande de jonquilles autour de la calotte.

G. N° 686.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Costume de mariée, en faille et crêpe crépé. — La robe, de forme princesse, est à très-longue traîne; celle-ci est encadrée d'une garniture de faille bouillonnée et de plissés de crêpe, qui remonte sur les côtés. Le bas du devant est orné de la même garniture. — Tablier-écharpe en crêpe, replié sur lui-même et drapé au bas de la taille; un volant plissé en entoure tous les bords. Le tablier se perd d'un côté sous la garniture de la traîne, tandis que de l'autre il forme un coquillé. Le corsage, ouvert en châle, est garni de plissés et d'un volant de dentelle application qui se terminent par un bouquet de fleurs d'oranger. Manche à sabot, avec plissés de crêpe sur les bords et petites coques de ruban formant tête. — Couronne diadème en fleurs d'oranger dans les cheveux et voile de tulle Bruxelles. — Prix du patron épinglé: 10 francs.

2. Costume en faille grise. — Jupon à traîne rajoutée du bas; le bord inférieur est garni tout autour d'un volant plissé; un autre volant plissé, surmonté d'une bande plissée que maintiennent deux rangs de piqûres, garnit le bas du devant. — Tunique formant un tablier carré, entouré d'une belle frange, et formant par derrière un pouff dont le bas se termine par un volant monté à tête. — Cuirasse lacée derrière, ouverte en carré devant par une garniture plissée en faille, qui fait tout le tour du cou. Mêmes plissés au bas des manches et parement cloué de petits boutons. — Chapeau de feutre gris assorti, à fond bonnet de police terminé par un gland et se rabattant derrière. Le bord de la passe est recouvert d'une bande de plumes de paon disposées en franges. Tête d'oiseau et plumes en aigrette disposées sur le côté. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

G. N° 743.

NOUVEAUX MODÈLES DE TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Costume de petit garçon de quatre à cinq ans. L'étoffe est un drap léger de couleur tourterelle.

— Pantalon court, gilet droit et veston croisé, avec col rabattu à revers ; le tout garni de motifs de passementerie de teinte assortie. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Petite fille de sept ans : costume en cachemire gris perle avec garnitures de faille rose. — Robe princesse entourée d'un volant qui la complète et qui est posé par-dessous ; ce volant est plissé par groupes de quatre plis. Un plissé de faille rose orne le bas du devant de la robe, au-dessus du volant, et remonte au milieu du dos où il forme deux lignes. Le dos, plus long que le devant, est garni dans le bas d'un nœud de ruban rose ; ses côtés forment un revers boutonné dessus. Double cornet de faille et cachemire au bas de la manche. — Chapeau en paille de fantaisie ; le bord de la passe tout dentelé. Guirlande de myosotis autour de la calotte. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

3. Petite fille de trois ans : costume en matelassé de laine bleu et taffetas assorti. — La forme est dans le genre princesse, le bas découpé en longues dents ; le milieu du dos se termine aussi en pointe allongée ; tous les bords sont lisérés de blanc. Une petite jupe de soie, plate devant, plissée derrière, complète le costume ; elle est posée dessous. Poche de faille plissée, garnie d'un revers en matelassé liséré de blanc et d'un nœud de ruban. Col marin également liséré, ainsi que le bas des manches ; celui-ci repose sur un cornet de faille ; un nœud de ruban est placé vers le coude. — Chapeau en paille de Nice, recouvert d'une mousseline blanche, avec plissé sur les bords. Guirlande de petites marguerites des prés et papillon aux couleurs vives sur le côté. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

4 et 6. Même toilette vue de face et de dos, pour petite fille de huit ans. — Robe princesse en cachemire blanc à plastron de faille bleue, plissé devant et derrière. Une broderie de laine bleue orne tous les bords de la robe près du plissé ; le col rabattu est en faille également ; des nœuds de ruban ferment la robe au cou, à la taille et dans le bas, réunissant les bords du cachemire sur la faille. Poche de faille plissée, encadrée de broderie et terminée par un nœud. Le parement des manches est formé d'un haut plissé de faille, avec double nœud dans le haut et dans le bas. — Chapeau de paille, recouvert d'un foulard blanc faisant fond mou, avec une guirlande de bluets tout autour. — Prix du patron épinglé : 4 francs 50.

5. Petite fille de dix ans : costume en lainage rayé écarlate et caroubier. — Robe princesse ouverte en carré, avec bordure de velours noir, se fermant de côté par un nœud et des boutons de velours. Quatre biais de même étoffe rayée entourent la jupe, à partir de la taille, pour se fixer un peu plus bas du même côté derrière ; des nœuds de velours arrêtent chaque extrémité des biais, et une frange de laine entoure le dernier tout autour. — Chapeau de paille aux bords légèrement relevés, entouré d'une écharpe de gaze écarlate nouée de côté. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

6. Même toilette, vue de dos, que celle qui a été décrite sous le n° 4.

7. Petite fille de huit ans : costume en sicilienne havane et faille marron. — Robe de forme princesse, plus longue devant, ouverte derrière sur un milieu de dos en faille toute plissée ; un jupon simulé, formé d'une bande plate en faille, se relie au bas du dos. Volant plissé en foulard jaune posé sur le bord de la sicilienne et encadrant le dos ; nœud assorti dans le haut et le bas. La manche est garnie de même. — Chapeau en paille de fantaisie, à bord dentelé, garni d'une couronne de fleurs des champs. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1406 T.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Mariée. — Robe princesse en faille, à longue traine ; le corsage lacé derrière. Un volant plissé, monté par une bande plate, orne le jupon en suivant la traine, avec un bouillonné au-dessus. — Tunique en crêpe de Chine brodé, entourée de franges et drapée en biais au bas du buste. D'un côté, une petite écharpe de même étoffe, garnie de franges aux deux extrémités, relève les draperies de la tunique, qui retombent négligemment. De l'autre côté, un peu derrière, la tunique est ornée d'un coquillé de dentelle duchesse qui descend jusqu'en bas. Fichu en crêpe de Chine, drapé autour des épaules, avec volant de dentelle retenu au milieu de la poitrine par un bouquet de fleurs d'oranger. Fraise de tulle et blonde autour du cou, fermée par un bouquet de fleurs d'oranger. Draperie en crêpe de Chine brodé, posée en biais sur le bas de la manche et fermée par une frange pareille à celle de la tunique ; volant de dentelle

sur le bord. — Couronne de fleurs d'oranger dans les cheveux et voile à la juive en tulle malines. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

2. Demoiselle d'honneur. — Costume de faille bleue. — Robe de forme princesse derrière, à traine ; la couture de côté est ornée d'un plissé de faille noire qui serpente au-dessus de la traine. Par devant, le jupon, séparé du corsage, est orné au milieu d'un large coulissé de faille noire, et dans le bas d'un plissé qui remonte se perdre sous la garniture des côtés. Le corsage, devant, fait cuirasse au milieu, où il est garni d'un plastron pareil à celui du tablier ; un groupe de longues bouclettes de faille ferme le corsage à la taille ; il en est de même du col rabattu, en faille bleue, bordé de noir. Les petits côtés du devant se prolongent en conservant la forme princesse et se perdant à la couture de côté ; une petite bande de faille noire borde ce petit côté en dessinant les contours. Draperie, bouclettes et plissés de faille noire au bas des manches. Écharpe de même nature partant des côtés de faille noire se réunir au milieu derrière. — Col de baptiste ; manchettes de toile et valenciennes. — Chapeau de feutre blanc : calotte plate et passe relevé davantage d'un côté ; bandeau de velours bleu dessus et nœud traversé d'une boucle d'acier. Plumes blanches dessus. — Prix du patron épinglé : 10 francs.

3. Petite quêtuse. — Robe fourreau en popeline gris perle, de forme princesse, très-ajustée de la taille ; elle est garnie devant et derrière d'un plastron étroit en faille orange, encadré de boutons et boutonnières de même nuance posés sur le gris. Bordure orange au bas de la robe et volant plissé en faille grise posé dessous. La poche et les parements des manches sont bordés de faille orange et ornés de boutons assortis. — Lingerie festonnée. — Chapeau de paille grise, garni de ruban orange ; celui-ci, pris sous la passe, remonte sur le sommet pour former un groupe de coques avec une rose en branche. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1411 D.

Substituée à la gravure n° 1406, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX ET DE LINGERIE ÉLÉGANTE. — 1. Chapeau de jeune fille, en faille anglaise noire. Passe diadème avec petite visière et fond arrondi. La passe, doublée de surah bleu est ornée d'un chou de même étoffe, traversé par une boucle d'acier ; une ruhe assortie borde la passe près des cheveux. Cache-peigne de roses de mai sous la passe. Le dessus du chapeau est orné de ruban de faille noire et d'une plume assortie.

2. Chapeau de paille d'Italie. Fond fuyant et arrondi ; passe relevée tout autour et doublée de faille assortie. Ruban de même nuance autour de la calotte, formant des coques sur le côté droit ; sur ce point, se groupent des soucis, des brins d'avoine, et une plume de couleur souci. La pointe de cette plume vient retomber par devant, tandis que les avoines forment frange tout autour.

3. Parure pour corsage entr'ouvert, en foulard vert d'eau et dentelle Clovis très-fine, formant à la fois un col montant à larges coins cornés et une cravate « tour de cou » nouée devant, avec deux pans croisés.

4. Chapeau en paille de riz blanche. Passe ondulée derrière, en ancrée devant, et fond pointu. La passe, doublée de rose et garnie d'une guirlande de feuillage et de mûres vert pâle, est fermée derrière par un nœud de ruban rose. Un ruban s'échappe entre les pailles du bavolet pour tourner autour de la calotte et former un chou sur le sommet. Guirlandes de feuillage et de mûres recouvrant le devant et les côtés du chapeau.

5. Parure de dîner formant gilet. Le plastron, en surah jaune, est tout bouillonné ; le haut, découpé en carré, est bordé d'une petite blonde anglaise. Un galon en matelassé soie, de couleur carmelite, forme le tour de cou et encadre le plastron ; il est soutenu par un tulle raide (canetillé, au besoin) et ses bords sont garnis d'une blonde anglaise. Une fourragère en cordelière de soie assortie complète la parure, qui se ferme à volonté derrière le cou ou sur le côté.

5 bis. Sous-manche assortie au gilet, composée d'un bouillon de surah jaune, de galons de dentelle blanche et d'une cordelière.

6. Filet *Mazaniello* en lacets de soie lilas, garni d'un nœud alsacien en ruban de même nuance. Des brides pareilles descendent sur les côtés pour rejoindre le nœud catogan.

CHRONIQUE MONDAINE

La mode de donner des œufs de Pâques, un peu tombée en désuétude depuis quelques années, a repris, ce printemps, avec une ardeur qui fait honneur à la générosité française. Non-seulement les enfants ont été comblés d'œufs à surprises plus ingénieuses les unes que les autres, mais les grandes personnes en ont échangé entre elles qui ne leur cédaient en rien comme garniture. Tandis que les œufs d'enfants se contentaient d'être remplis de jouets de toute espèce, selon l'usage antique et commode, ceux de leurs parents affectaient les formes les plus variées et renfermaient les merveilles les plus originales.

Les uns se présentaient sous l'apparence d'énormes bouquets de fleurs naturelles en forme d'œufs, avec un ruban pour les suspendre, — une invention qui a beaucoup de succès depuis quelque temps. On écartait les fleurs et l'on trouvait mille cadeaux : un éventail de plumes avec peinture sur les plumes mêmes ; des barbes en point de duchesse qui, appliquées sur le corsage, forment des parures élégantes ; des porte-cartes en peau de serpent avec chiffre d'argent, ou en métal de Toula damasquinés comme des cimenterres de pacha ; des garnitures de bottines en or ou en platine, agrémentées de pierres précieuses ; — toutes les nouveautés, en un mot, dans le goût du moment.

D'autres œufs, ceux-là en velours de toutes nuances, n'étaient que des écrans d'une forme spéciale, renfermant des bijoux ou des objets d'orfèvrerie. Quelques-uns en or ou en argent avec le chiffre (en diamants dans le premier cas ou en pierres de couleur dans le second) de la personne à qui ils étaient destinés, formaient de petites boîtes de poudre de riz garnies de leur houpette, pour emporter dans le monde ou au théâtre. Il y en avait pour tous les goûts et toutes les bourses.

On parle beaucoup d'une corbeille d'œufs, de la tournure la plus rustique et tout bonnement placée sur un lit de paille, offerte par un grand seigneur à sa femme, en reconnaissance de son dévouement admirable pendant une récente maladie. Chaque œuf contenait un diamant de la plus belle eau, et il y en avait trente-deux dans la corbeille.

Une autre jeune femme du monde aristocratique, partie pour le Nord où son mari est secrétaire d'ambassade, a reçu un œuf gigantesque et tel que, dans ses voyages, Gulliver seul pouvait en rencontrer. Cet œuf renfermait trois robes plus merveilleuses encore que celles de Peau-d'Ane, attachées comme cela a lieu dans les boîtes de poupées. C'était un souvenir de sa mère, restée à Paris. Vous jugez de l'émoi à l'arrivée de cette caisse formidable, et puis des cris de surprise et de satisfaction !

Ce cadeau rappelle un peu celui que fit l'ex-impératrice Eugénie à la princesse Victoire d'Angleterre, aujourd'hui princesse héréditaire d'Allemagne, lors du voyage de la reine Victoria à Paris. La princesse, toute jeune fille encore, était habillée un peu à l'anglaise, et avec cette simplicité qui a toujours été si chère à la reine. Ayant demandé à l'impératrice quelles étaient les modes à Paris :

— Je vous en enverrai un échantillon, lui répondit celle-ci.

Effectivement, quelques jours plus tard, la petite princesse recevait une caisse volumineuse contenant une poupée absolument à sa taille et tout le trousseau d'icelle fait à la dernière mode de la ville qui restera à jamais la capitale de l'élégance.

Le mouvement mondain, enrayé par la semaine sainte, a repris avec Pâques plus ardent que jamais, et promet de se continuer jusqu'aux premiers jours de l'été. On avait reçu beaucoup à Paris pendant le Carême, mais on avait peu dansé. Le cotillon maintenant va se rattraper et pouvoir multiplier ses figures. On le danse partout en ce moment, en l'agrémentant de fantaisies mieux imaginées les unes que les autres.

La redoute en domino de la comtesse de la Ferronnays a mis le beau monde en goût de fêtes masquées. On parle de deux fêtes de ce genre qui seraient données dans un hôtel de millionnaire aux Champs-Élysées, et d'un bal masqué qui aurait pour théâtre les salons d'un palais très-aristocratique du faubourg Saint-Germain. D'autre part, la baronne de Cambourg promet, pour la fin de la saison, une mascarade avec toutes les femmes en costumes villageois.

En dépit de ces efforts et de ces vellétés, nous croyons le bal masqué une institution passée de mode, un plaisir qui a vécu. Perdu pour les endroits publics, il achève de s'éteindre, et nous doutons que les salons parviennent à le ressusciter.

Nous devons une mention aux fêtes annuelles données, dans les derniers jours de la saison qui vient de finir, par les sociétés de secours mutuels qui se rattachent au commerce et à l'industrie de la capitale. Celle des fleuristes avait attiré dans les salons de l'hôtel du Louvre, rehaussés par une décoration toute de circonstance, une foule de jolies femmes dont les toilettes, d'une fraîcheur incomparable et d'une richesse exquise dans leur simplicité, étaient pour la plupart ornées de guirlandes de fleurs. Il y avait là des éléments d'élégance qu'on regrettait de n'avoir pas rencontrés même au grand bal donné à l'Opéra au bénéfice des ouvriers lyonnais.

Nous ne nous étendrons pas sur les splendeurs du bal donné au Grand-Hôtel par l'Union syndicale et mutuelle des restaurateurs et limonadiers du département de la Seine. La salle était encombrée de fleurs, les buffets de victuailles et de friandises variées. Avec des organisateurs tels que MM. Bignon (du café Riche), Lathuille, Marguery, Noël, Percheron et Herbomez (de la maison Véfour), on ne pouvait que s'attendre à des merveilles, et rien de plus merveilleux, en effet, que cette fête des desservants de la gourmandise parisienne, si ce n'est celle de l'Orphelinat général de la bijouterie, qui avait fait élection de domicile à Valentino. Ici les diamants répandaient sur toutes les toilettes un éclat indescriptible, et le mouvement de la danse semblait allumer des tourbillons de flammes qui voltigeaient en tous sens et miroitaient à la clarté des lustres. Une quête faite au profit de l'œuvre a produit quatre cents francs qui, joints au produits de la vente des billets, permettront à la Société d'adopter un orphelin de plus.

Mentionnons enfin le bal donné au Grand-Hôtel par le syndicat de la céramique et des cristaux au profit de sa caisse de secours et pour la fondation d'un musée de céramique. On sait que la concurrence étrangère est puissamment aidée par ce fait que les ouvriers des autres nations trouvent chez eux des musées spéciaux où sont réunis non-seulement nos modèles, mais les modèles antiques et ceux de la Renaissance, italiens, flamands, etc., tandis que la France n'a pas, en dehors de Sèvres, un de ces musées. Pour combler cette lacune et doter Paris d'un de ces centres d'étude, la Chambre syndicale, par une louable initiative, a déjà réuni un grand nombre de modèles ; il s'agit de les compléter et de fonder définitivement le musée de céramique. C'est en vue de ce résultat qu'était donné le bal organisé sous la direction de M. Dommartin, ancien juge au tribunal de commerce de la Seine. Ajoutons que l'honorable président de la commission en a fait les honneurs avec une telle gracieuseté, qu'on eût pu se croire à une fête particulière plutôt qu'à un bal par souscription. La recette réalisée permettra, nous n'en doutons pas, de faire faire un pas au problème à résoudre.

Le monde diplomatique, — qui, par parenthèse, annonce de tous côtés des réceptions, parmi lesquelles nous noterons une soirée dansante chez la baronne de Beyens et une autre à l'ambassade d'Espagne, — s'occupe beaucoup, en ce moment, de la prochaine publication de la correspondance de lord Clarendon.

Jamais, probablement, le monde politique n'a connu de plus acharné travailleur que lord Clarendon. Il écrivait avec une faci-

LES PEUPLES A LA

les uns parlent des engagements singu-
 les de l'industrie vous prend. Nous de-
 vil y a cher le peuple de nos voisins de
 les modes admirables, des œuvres ad-
 mirables. Et nous les admirons de la
 main en leur qualité, nous copions, et
 nous en ce qui est mauvais. La mode le
 fait tout ce qu'il est pas une ! Le tra-
 vailler. C'est véritablement le premier
 l'œuvre qui se produisent lorsque l'œuvre
 à la pensée de cet Anglais distingué pe-
 ronne leur originalité, leur caractère, leur
 tout. Il y a comme une immense mascarade
 dans la partie française se déguise en
 de la loi, et lui un dandy. On oublie la
 simplicité, la modestie gratuite, pour po-
 temps (on peut des habits à carreaux, à
 des habits à carreaux. Toute la jeune ge-
 neration se déguise en dandy. On fait cela
 dans un sens. Se croyez pas que rien ne
 change avec. Notre dictionnaire com-
 pagnons. Fashion, fashionable, redingote
 dans le sens de la. « Au diable les modes
 dans les habits, dans il se fait jure-
 ment.
 qu'on les, nous ne sommes plus aussi en-
 têtes et elle chercher plus loin des ma-
 gis les espagnols.
 il y a Paris. — et peut-être en province,
 depuis les fortifications. — une tribu impo-
 rante qui maintient leurs salons à la dernière
 époque dans apparemment avec des carri-
 ères, qui sont leurs chemises avec des por-
 tants de leurs yeux des écrivains, qui remplacent
 nous et sont devenus des personnages impor-
 tants.
 une situation si est pas de maître de l'art
 temps venant par des productions hors ligne,
 le génie et des choses de toute beauté ;
 dans les années de Toulon, de Mirakoy, de Ma-

lité et un bonheur extraordinaires. Sa correspondance embrasse toutes sortes de gens, de conditions, de sujets. C'était un causeur admirable et, ce qui est peut-être aussi rare, un auditeur des plus patients.

Avait-il quelque chose à apprendre du plus ennuyeux visiteur, il s'abstenait de toute marque de fatigue, suivait son interlocuteur à travers les digressions les plus inutiles, le ramenait adroitement au point intéressant, et de tant de bottes de paille savait extraire le seul petit grain de blé qui s'y trouvait. Personne n'était plus gai, plus avenant, mieux pourvu d'exemples heureux, d'anecdotes agréables, recueillies dans un immense commerce avec le monde; personne ne savait plus habilement faire tenir tout un argument dans une épigramme, ou, quand l'occasion l'exigeait, s'exprimer avec plus de poids et d'autorité.

Dans le souvenir de tous ceux qui ont eu la bonne fortune de le connaître, lord Clarendon est resté comme le plus aimable des compagnons et le plus solide des amis, une intelligence lumineuse au service de l'âme la plus loyale.

On s'explique le prix qui s'attache à la correspondance d'un tel homme en présence des grandes situations qu'il a occupées.

BACHAUMONT.

LES PEUPLES A LA MODE

Nous avons parfois des engouements singuliers. Un beau matin, une folie d'admiration nous prend. Nous découvrons tout à coup qu'il y a chez tel peuple de nos voisins des institutions admirables, des modes admirables, des œuvres admirables, une littérature admirable. Et nous les admirons de bonne foi, nous nous extasions sur leurs mérites, nous copions, nous adoptons tout ce qui est bon et ce qui est mauvais. La mode le veut. Que répondre à cette raison qui n'en est pas une? Le troupeau de Panurge ne répond rien. Il suit aveuglément le premier mouton.

C'est ce qui se produisit lorsque Brummel vint à Paris. Il suffit de la présence de cet Anglais distingué pour faire oublier aux Français leur originalité, leur caractère, leur esprit. On se transforma. Il y eut comme une immense mascarade. Toute la partie élégante du peuple français se déguisa en Anglais. On ne fut plus un lion; on fut un dandy. On oublia la fière moustache de Vercingétorix, la moustache gauloise, pour porter les favoris britanniques. On porta des habits à carreaux, des pantalons à carreaux, des gilets à carreaux. Toute la jeune génération se matelassa de la plus ridicule manière. On fut absurde ainsi pendant quelques années. Ne croyez pas que rien ne soit resté de cette gigantesque erreur. Notre dictionnaire conserve des traces de l'anglomanie. Fashion, fashionable, redingote, high life, turf, tilbury, datent de là. « Au diable les mots anglais! » s'écrie l'oncle Van Buch, dans *Il ne faut jurer de rien*, d'Alfred de Musset.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus aussi entichés des Anglais. Notre caprice est allé chercher plus loin des modèles. Le Japon a toutes nos sympathies.

Il y a à Paris, — et peut-être en province, si la contagion a déjà dépassé les fortifications, — une tribu importante de japonisants qui meublent leurs salons à la dernière mode de Yeddo, qui tapissent leurs appartements avec des carrés de soie brochés d'or, qui ornent leurs cheminées avec des porcelaines, qui décorent les murs avec des écrans, qui remplacent les rideaux par des stores où sont dessinés des personnages informes et des végétaux rabougris.

Notre intention n'est pas de médire de l'art japonais qui se distingue souvent par des productions hors ligne, par des bronzes, des porcelaines et des étoffes de toute beauté; toutes les peintures des artistes de Yeddo, de Miyako, de Mara, d'Osaka, de

Nangasaki ont un bel éclat, une harmonie singulière obtenue par le rapprochement de tons crus, on ne sait quoi de primitif et de très-raffiné dont nous reconnaissons le charme. Nous craignons seulement que la manie du japonisme n'aille trop loin. Nous serions désolé qu'après avoir abandonné la moustache pour les favoris, on abandonnât les favoris pour montrer de vilains mentons glabres et bleus. Nous frémissons en songeant que la japonomanie pourrait nous amener à copier jusqu'aux types de figure de nos modèles, à chercher à nous donner la tête grasse, le col court, le nez gros, les yeux obliques, le teint jaunâtre des habitants de Nippon. Dame! on ne sait jamais jusqu'où ces manies peuvent nous conduire.

Pourvu qu'on ne se mette pas à porter la robe!

G. B.-F.

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — Tout ce qu'on attendait de la direction de M. Carvalho se réalise peu à peu, et l'on devra considérer comme un de ses actes les plus heureux la mise à la scène du drame lyrique de M. Gounod, *Cinq-Mars*.

Cet émouvant épisode de notre histoire nationale a été adapté au théâtre avec beaucoup de talent, par MM. Poirson et Louis Gallet. Le sujet étant au fond très-dramatique, il n'y avait, pour ainsi dire, qu'à laisser les événements se dérouler d'eux-mêmes, pour en faire une pièce intéressante. Les auteurs l'ont parfaitement compris et ils en ont présenté les principales phases sans y ajouter de détails inutiles. Chaque acte forme en quelque sorte une seule grande scène. C'est un retour vers l'ancienne manière de construire une pièce destinée à être mise en musique; c'est la coupe la plus favorable aux inspirations des compositeurs, et celle aussi qui a toujours été préférée du public français.

Pour la première fois, dans cette circonstance, M. Gounod a pris pour texte un sujet franchement historique. Jusqu'à *Cinq-Mars*, il avait choisi des actions empreintes d'une grande idéalité de sentiment ou parées des lueurs mystérieuses des temps reculés. En prenant pied sur le terrain historique, il a donné à sa musique un caractère nouveau. Si l'on y trouve moins de ces phrases passionnées dont la grâce séduisante a tant de fois charmé le public, en revanche, dans aucun de ses ouvrages il n'a mis autant de relief mélodique, autant d'énergie dramatique que dans celui-ci.

La musique de *Cinq-Mars* est conçue tout à fait dans le style de la musique française, qui tend vers la grande force obtenue par les moyens les plus simples. Ajoutons que, dans *Cinq-Mars*, tout est lumineux, clair, décisif. Les scènes dramatiques sont dessinées à grands coups, sans qu'on y rencontre rien d'inutile.

Au résumé, cet ouvrage nous paraît destiné à avoir un succès au moins égal à celui des opéras de M. Gounod qui ont le mieux réussi. L'interprétation est excellente, à commencer par la sympathique et touchante M^{lle} Chevrier, qui débutait dans le rôle de Marie de Gonzague, et M. Dereims, élégant et passionné dans celui de Cinq-Mars. M. Stéphane a bien rendu le personnage austère du conseiller de Thou, et M. Giraudet a su donner au père Joseph, — l'éminence grise, le bras droit du cardinal de Richelieu, — la physionomie cruelle et froide que l'histoire nous a transmise.

Il est bon de noter, en passant, que le père Joseph était mort quatre ans avant le moment où se passe l'action de la pièce. Mais, ne pouvant faire chanter le terrible cardinal de Richelieu, qui était alors bien vivant, les auteurs ont trouvé plus commode de se rabattre sur un trépassé: c'est affaire entre eux et l'histoire.

Quant à la mise en scène, elle est digne enfin de l'Opéra-Comique.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 743. — DESCRIPTION, PAGE 171.



TOILETTES DE PROMENADE POUR ENFANTS

Prix des patrons épinglés : 1^{re} et 3^e figures, 3 francs; 2^e et 7^e figures, 4 francs; 4^e figure, 4 francs 50; 5^e figure, 5 francs.



LE MO
 Par
 F. et H.
 Éditeurs-Publicistes 115 117
 Boulevard des Capucines de 115



14067

Julie Davry
A. Leroy imp. r. des Saussaies 68.

C. Godefrid
Ad. Godefrid & Fils Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3.

Flours et Plumes pour modes de la. M^{me} J. Savalle, r. du Cuir, 12.

Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon. Ch^{me} d'Antin, 6. Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Machines à coudre de H. Seeling, 13. Sébastopol, 70, et r. N^{ve} des Petits Champs, 97.

Entered at Stationers' Hall

R ENFANTS
4 figures, 4 francs 50, 2 figures 2 francs



TOILETTES DE
Prix de patron

PLANCHE G. N° 686. — DESCRIPTION, PAGE 170.



TOILETTES DE MARIAGE. (Modèles de M^{me} Morison, rue d'Antin, 14.)

Prix du patron épinglé : 1^{re} figure, 10 francs; 2^e figure, 8 francs.

famille. Ce fut la politique qui le perdit. Il était légitimiste jusqu'à la moelle des os; de sorte qu'en 1832, quand il y eut de l'agitation dans le pays et que la duchesse de Berry essaya de soulever la Vendée, il se jeta à corps perdu dans les conspirations. Vous pensez bien qu'on n'en fit pas un chef, mais les meneurs du parti s'en servirent, à plusieurs reprises, comme d'un messenger sur la fidélité duquel on pouvait compter. Le bruit courut qu'il faisait ce métier périlleux, et il fut mandé à Lorient chez le procureur du roi. On lui avait fait sa leçon, qu'il répéta imperturbablement, et il n'y eut pas de poursuites; mais il lui en coûta sa place de porteur de contraintes. Il n'en fut que plus actif à porter les dépêches de Guillemot et de M. du Housset. On ne le rencontrait presque plus à Plémeur; il était sans cesse du côté d'Auray et de Vannes, et l'on dit même qu'il fut envoyé une fois jusque dans le Bocage auprès de la duchesse.

Les chouans étaient assez nombreux dans le Morbihan, grâce aux réfractaires qui leur fournissaient chaque jour de nouvelles recrues; mais ils n'étaient pas armés, et ils ne faisaient que désoler le pays sans pouvoir servir leur cause. On imagina de jeter quelques centaines de fusils sur la côte de Bretagne, et bientôt les chefs du parti surent qu'un brick, parti de Jersey, courait des bordées entre Belle-Isle et Quiberon, ayant à bord assez de munitions pour permettre de commencer les hostilités. La côte était trop surveillée pour qu'il vint au mouillage dans une des anses du Morbihan; il fallut envoyer, la nuit, des affidés dans des canots. La passe du Morbihan est si dangereuse que c'était presque courir à la mort. Tardivel, qui, comme tous les paysans de là côte, savait se servir d'un aviron, se dévoua à cette tâche. Il fit chaque nuit quatre voyages pendant huit jours. Le neuvième jour, comme il cessait de nager pour accoster tout doucement, un éclair illumina tout à coup la mer, et une balle siffla à ses oreilles.

Aussitôt il se jeta à l'eau résolument, et pour empêcher les gabelous de prendre les fusils, il fit lui-même chavirer la barque. Par quel prodige d'énergie, il vint à bout d'aborder à une demi-lieue de là, c'est ce que je ne puis encore comprendre. Il se sécha comme il put, et gagna Plémeur en deux jours, sans avoir fait de fâcheuses rencontres; mais la première chose qu'il aperçut en arrivant chez lui, ce fut les gendarmes qui l'attendaient avec un mandat d'amener. On lui mit les menottes, et on le conduisit à Pontagnou (1), dans une espèce de cachot, car on le regardait comme un homme très-dangereux, et c'est là que je le vis, presque tous les jours, pendant près de six semaines.

J'étais alors chirurgien de marine, et le service des prisons était dans mes attributions. Jamais je ne vis homme si désolé. Il avait assez d'intelligence pour comprendre que son affaire était très-mauvaise, et, en effet, il fut condamné plus tard à dix ans de détention; mais ce n'était pas sa situation qui l'inquiétait, c'était le désespoir de sa femme et de ses deux filles. Elles venaient à la prison tant qu'on les laissait venir, et c'étaient de bien tristes scènes. L'aînée des filles, votre mère, mes enfants, avait dix-sept ans, et la cadette en avait treize. Le jour vint où on emmena Tardivel; les femmes suivirent la charrette jusqu'à Hennebont, mais les gendarmes, par humanité, les renvoyèrent avant d'arriver jusqu'à la ville. Elles mouraient de froid et de faim; elles retournèrent à Plémeur, et, pendant longtemps, je n'en entendis plus parler.

Je fus un dimanche passer la journée chez le recteur de Plémeur, que vous connaissez bien; c'est l'abbé Le Goff. Comme nous revenions ensemble de vêpres: « Il faut, me dit-il, que je vous conduise dans une maison où votre bon cœur me sera utile; mais vous allez voir un spectacle navrant. »

Nous entrâmes dans une espèce de cahute à peine couverte d'un toit de chaume à demi effondré. La femme de Tardivel y mourait, entourée de ses deux enfants, sur deux ou trois bottes de paille. Il n'y avait, pour tout meuble, que deux bancs de bois et deux ou trois écuelles de terre. Point de feu et pas de pain non plus, car je m'en assurai. Le Goff vit dans mes yeux un reproche.

— Comment faire? me dit-il. Il y en a tant!

Le brave homme ne disait pas qu'il nourrissait, tant bien que mal, une dizaine de personnes avec le produit insuffisant de sa cure. Je vidai mes poches, comme vous pensez bien, et je donnai quelques conseils; mais je ne compris que trop qu'il n'y avait pas de remède aux deux maladies que j'avais devant moi, la faim et une phthisie pulmonaire.

Je n'avais pas trop remarqué Jeannette et sa petite sœur, absorbé que j'étais par la moribonde.

— Que font-elles? dis-je au recteur en sortant.

— Que voulez-vous qu'elles fassent? me dit-il. Il n'y a pas d'ouvrage pour les femmes dans ce pays, si ce n'est aux champs.

Jeannette avait pensé à se mettre au service. Il a fallu y renoncer, parce que la mère ne faisait que pleurer, et que la petite ne pouvait rester seule au pied de son lit. Les pauvres enfants vont mendier pour leur mère à tour de rôle.

Je retournai naturellement tous les dimanches, car je ne pouvais pas le faire plus souvent, et je vis la mort approcher rapidement.

Un vendredi, je me le rappelle comme si c'était hier, je trouvais, en rentrant de l'hôpital, Jeannette qui m'attendait dans la rue. Elle était en haillons, pieds nus, sans coiffure; son pauvre corps amaigri faisait peine à voir.

— La voilà morte, me dit-elle de sa voix douce. Il faut que je songe à la petite. J'ai pensé à vous; je ne crains ni le travail ni la misère.

Je la pris avec moi, et je la menai chez M^{me} Nédelec, à qui je contai toute son histoire.

— Savez-vous coudre? dit la bonne femme.

— Un peu, je tricote très-bien.

On lui donna, je crois, de la laine pour tricoter des bas. Elle se jeta sur cet ouvrage avec une sorte d'avidité, et partit comme une flèche pour se mettre plus vite à la besogne. Je crois bien qu'elle tricota jour et nuit, car M^{me} Nédelec fut dans l'étonnement lorsqu'elle revint. Je lui procurai des pratiques de tous les côtés. Elle gagnait jusqu'à cinq sous par jour, en s'exténuant. Au bout de deux mois, M^{me} Nédelec m'avertit que son travail se ralentissait. Je questionnai Le Goff, qui m'apprit qu'elle avait trouvé un autre métier. Une fermière, qui fournissait du lait à plusieurs maisons de la ville, l'avait prise pour porteuse. Elle venait tous les matins, pieds nus, par tous les temps, de Plémeur à Lorient, avec deux énormes pots de lait sur sa tête et un pesant panier à son bras.

Dans nos pays où les femmes de la campagne sont dures à la peine, chacun s'étonnait de ce que faisait cette enfant. On l'aimait, on l'aidait; mais tout le monde autour d'elle était si pauvre! Elle imagina d'utiliser ses dimanches en venant à la ville vendre des bouquets. Pendant deux ans, tout le monde l'a vue avec son petit panier, au coin de la bête, après la grand-messe; et sur la fin, elle amenait avec elle sa petite sœur, qui vendait aussi des violettes et des marguerites. L'hiver, elles apportaient des crabes dans leurs tabliers, mais bien peu, les pauvres enfants; car il fallait, pour faire leur pêche, marcher jusqu'au genou dans la vase et dans l'eau, et tourner des pierres trop lourdes pour elles. Une fois, la petite s'avança trop loin, à la marée montante. Elle voulut revenir, la peur la prit, l'eau montait toujours, elle perdit la tête et se mit à courir sans savoir où elle allait. Jeannette la vit tomber, puis se relever, et, un instant après, l'eau commença à la couvrir. Elle ne pouvait l'atteindre, étant séparée d'elle par de grandes flaques qui s'élargissaient à chaque instant. Elle fit un détour et se jeta à la nage tout habillée.

(1) Prison du port de Lorient.

Un habile nageur aurait eu de la peine à remonter le courant comme elle le fit; le désespoir lui donnait des forces. Elle atteignit sa sœur, et parvint à la soulever; mais l'eau les entraîna l'une et l'autre. Ce fut alors qu'on les aperçut; elles n'étaient plus qu'à dix brasses d'un moulin qui est situé à l'embouchure d'une petite rivière, tout près des fortifications. On les ramena, suffoquées, évanouies toutes deux, la main de Jeannette enfoncée et comme incrustée dans le bras de sa sœur. C'était un miracle qu'elle n'eût pas péri, car elle devait trouver mille fois la mort dans son entreprise. Il fallut les mettre l'une et l'autre à l'hôpital, où les bonnes sœurs me firent appeler sur-le-champ. Elles y restèrent environ deux mois. C'est là que je connus complètement Jeannette, et que je commençai à comprendre ce qu'elle valait. En étudiant de près sa santé, je vis qu'elle avait abusé de ses forces, et je saisis même quelques légers indices de la maladie dont était morte sa mère. Je résolus de l'arracher à tout prix à la vie qu'elle avait menée jusqu'alors. Je fis une petite collecte pour qu'elle pût se vêtir convenablement, et quand elle sortit de l'hôpital, je lui proposai d'entrer comme servante chez M^{me} Nédelec, qui lui donnerait dix écus de gages.

Elle me remercia beaucoup, mais elle refusa avec obstination. Je pensais que c'était de l'orgueil, et je fis de mon mieux pour l'en guérir.

Pierre GÉRIN.

(La suite au prochain numéro.)

LES PETITS

PETIT PAUL

Quand Sem dit à Rachel, quand Booz dit à Ruth :
Pleurez, je vais mourir! Rachel et Ruth pleurèrent;
Mais le petit enfant ne sait pas; ses yeux errent,
Son front songe. L'aïeul, parfois, se sentant las,
Avait dit : — Paul! je vais mourir. Bientôt, hélas!
Tu ne le verras plus, ton pauvre vieux grand-père
Qui t'aimait. — Rien n'éteint cette douce lumière,
L'ignorance, et l'enfant, plein de joie et de chants,
Continuait de rire.

Une église des champs,
Pauvre comme les toits que son clocher protège,
S'ouvrit. Je me souviens que j'étais du cortège.
Le prêtre, murmurant une vague oraison,
Les amis, les parents, vinrent dans la maison
Chercher le doux aïeul pour l'aller mettre en terre;
La plaine fut riante autour de ce mystère;
On dirait que les fleurs aiment ces noirs convois;
De bonnes vieilles gens priaient, mêlant leurs voix;
On suivit un chemin, creux comme une tranchée;
Au bord de ce chemin, une vache couchée
Regardait les passants avec maternité;
Les paysans avaient leur bourgeron d'été;
Et le petit marchait derrière l'humble bière.
On porta le vieillard au prochain cimetière,
Enclos désert, muré d'un mur croulant, auprès
De l'église, âpre et nu, point orné de cyprès,
Ni de tombeaux hautains, ni d'inscriptions fausses;
On entra dans ce champ plein de croix et de fosses,
Lieu sévère où la mort dort si Dieu le permet,
Par une grille en bois que la nuit on fermait;
Aux barreaux s'ajoutait le croisement d'un lierre;

Le petit enfant, chose obscure et singulière,
Considéra l'entrée avec attention.

Le sort pour les enfants est une vision;
Et la vie à leurs yeux apparaît comme un rêve.
Hélas! la nuit descend sur l'astre qui se lève.

Paul n'avait que trois ans.

— Vilain petit satan!

Méchant enfant! Le voir m'exaspère! Va-t-en!
Va-t-en! Je te battrais! Il est insupportable.
Je suis trop bonne encor de le souffrir à table.
Il m'a taché ma robe, il a bu tout le lait.
A la cave! Au pain sec! Et puis il est si laid! —
A qui donc parle-t-on? A Paul. — Pauvre doux être!
Hélas! après avoir vu l'aïeul disparaître,
Paul vit dans la maison entrer un inconnu,
C'était son père; puis une femme au sein nu,
Allaitant un enfant; l'enfant était son frère.

La femme l'abhorra sur-le-champ. Une mère,
C'est le sphinx; c'est le cœur inexorable et doux,
Blanc du côté sacré, noir du côté jaloux,
Tendre pour son enfant, dur pour l'enfant d'une autre.
Souffrir, sachant pourquoi, martyr, prophète, apôtre,
C'est bien; mais un enfant, fantôme aux cheveux d'or,
Être déjà proscrit n'étant pas homme encor!

L'épine de la ronce après l'ombre du chêne!
Quel changement! l'amour remplacé par la haine!...

Paul ne comprenait plus. Quand il rentrait le soir,
Sa chambre lui semblait quelque chose de noir;
Il pleura bien longtemps. Il pleura pour personne.
Il eut le sombre effroi du roseau qui frissonne.
Ses yeux en s'éveillant regardaient étonnés?
Ah! ces pauvres petits, pourquoi sont-ils donc nés?
La maison lui semblait sans jour et sans fenêtre,
Et l'aurore n'avait plus l'air de le connaître.
Quand il venait : — Va-t-en! Délivrez-moi de ça!
Criait la mère. Et Paul lentement s'enfonça
Dans de l'ombre. Ce fut comme un berceau qu'on noie?
L'enfant qui faisait tout joyeux perdit la joie;
Sa détresse attristait les oiseaux et les fleurs;
Et le doux boute-en-train devint souffre-douleurs.
— Il m'ennuie! il est sale! il se traîne! il se vautre!
On lui prit ses joujoux pour les donner à l'autre.
Le père laissait faire, étant très-amoureux.
Après avoir été l'ange, être le lépreux!
La femme, en voyant Paul, disait : Qu'il disparaisse!

Et l'imprécation s'achevait en caresse,
Pas pour lui.

— Viens, toi! Viens, l'amour! viens, mon bonheur!
J'ai volé le plus beau de vos anges, Seigneur,
Et j'ai pris un morceau du ciel pour faire un lange.
Seigneur, il est l'enfant, mais il est resté l'ange.
Je tiens le paradis du bon Dieu dans mes bras.
Voyez comme il est beau! Je t'aime. Tu seras
Un homme. Il est déjà très-lourd. Mais c'est qu'il pèse
Presque autant qu'un garçon qui marcherait. Je baise
Tes pieds, et c'est de toi que me vient la clarté! —
Et Paul se souvenait, avec la quantité

De mémoire qu'auraient les agneaux et les roses,
Qu'il s'était entendu dire les mêmes choses.

Il prenait dans un coin, à terre, ses repas.
Il était devenu muet, ne parlait pas,
Ne pleurait plus. L'enfance est parfois sombre.

Souvent il regardait lugubrement la porte.
Un soir on le chercha partout dans la maison ;
On ne le trouva point ; c'était l'hiver, saison
Qui nous hait, où la nuit est traître comme un piège ;
Dehors des petits pas s'effaçaient dans la neige.

On retrouva l'enfant le lendemain matin.
On se souvint de cris perdus dans le lointain ;
Quelqu'un même avait ri, croyant, dans les nuées,
Entendre, à travers l'ombre où flottent des huées,
On ne sait quelle voix du vent crier : Papa !
Papa ! Tout le village, ému, s'en occupa,
Et l'on chercha ; l'enfant était au cimetière.
Calme comme la nuit, blême comme la pierre,
Il était étendu devant l'entrée, et froid.
Comment avait-il pu jusqu'à ce triste endroit
Venir seul, dans la plaine où pas un feu ne brille ?
Une de ses deux mains tenait encor la grille ;
On voyait qu'il avait essayé de l'ouvrir.
Il sentait là quelqu'un pouvant le secourir ;
Il avait appelé dans l'ombre solitaire,
Longtemps ; puis il était tombé mort sur la terre,
A quelques pas du vieux grand-père, son ami.
N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi.

Victor Hugo.

CORRESPONDANCE

— M^{me} H. DE M..., A TOULOUSE.

Il ne serait pas de bon ton d'entrer dans un salon avec les jupons relevés, quelle que fût l'élégance du relève-jupe.

On peut toujours employer deux bleus pour costume de jeune fille : une teinte (la plus claire généralement) pour le tissu, l'autre pour les garnitures plissés, dépassants et nœuds.

Les fichus de nuance tendre conviennent plutôt pour toilette d'intérieur.

— M^{me} K..., A COMMERCY.

Impossible de vous adresser le journal autrement que nous ne l'avons fait jusqu'ici. — N.

Description de la figurine coloriée L. n° 119.

Annexe spéciale à l'édition n° 3.

ÉLÉGANTE TOILETTE DE VISITE. — Costume en faille bleue et tissu laine et soie chiné à rayures bleues de deux tons. — Jupons à traine en faille ; le bas garni tout autour d'un volant monté à plis creux. Le devant est orné en tablier de biais d'étoffe brochée, bordés de plissés de faille alternant avec des biais de faille ; ces derniers sont bordés de volants de même étoffe ruchée, dont le bord est formé par un ruban bien très-pâle ; des nœuds de faille tiennent le milieu de la garniture brochée. — Polonaise en tissu chiné. Le dos, de forme princesse, forme la traine ; celle-ci est drapée et resserrée au milieu par un nœud de faille. Le devant de la polonaise forme écart sur le tablier, et le corsage est orné d'un plastron de faille dont le

bas fait angle aigu. Une belle frange suit tous les bords du vêtement. Les manches sont en faille, avec parement moitié en tissu chiné posé à plat, moitié en faille plissée. — Lingerie en dentelle duchesse. — Chapeau à fond mou en faille bleue, garni sur le sommet d'une touffe de plumes bleu pâle. Passe à jour en velours croisé, et guirlande mignonne de giroflées.

REVUE DES MAGASINS

C'est un printemps au milieu du printemps que les magasins de fleurs de la maison J. SAVALLE (12, rue du Caire). Que peut-on faire de mieux, en avril et en mai, que de visiter ces serres fleuries et de cueillir... non, de choisir un des chapeaux de fleurs dont ce fabricant a le monopole ? Mais quel embarras est le vôtre, lorsque M^{me} Savalle, avec une grâce tout aimable, essaye devant vous ses guirlandes, ses passes à mentonnières, ses cache-peignes, ses diadèmes, etc. ! Chaque nouveau modèle vous semble plus joli que le précédent.

On peut juger du reste par les modèles suivants :

Chapeau bombé, à passe diadème en chèvrefeuille fleuri et feuilles de lierre, entremêlés de réséda mousse et d'*enfilades* (terme technique) couleur tilleul.

Capote composée de graines de genièvre et de feuilles de géranium nuancées ; tout le fond en chatons et brins de mousse ; bouquet sur le côté, formé de fleurs et boutons de pavot, d'un blanc rosé, mélangé de chatons et de mousse.

Guirlande aigrette en fleurs dites « cheveux de Vénus », d'un bleu pâle, bruyère assortie et genêts des Pyrénées.

Passé de chapeau faisant guirlande, toute en herbes sèches et bruyères piquées de scarabées, avec fleurs de myosotis ; bouquet de roses du Bengale, mélangées de réséda et de myosotis.

Guirlande d'herbes sèches ou vert frais et feuillage d'adiante, parsemée de bouquets d'églantines, de chatons et de fougère pâle. Aigrette assortie posée sur le côté.

— Sortir des fleurs pour entrer dans un rayon de rubans et de dentelles, c'est courir d'un enchantement à un autre. La *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin) a le talent de captiver les femmes ; ses trésors d'élégance flattent trop la coquetterie pour ne pas plaire beaucoup.

Les nouveautés actuelles de cette maison, d'un caractère essentiellement parisien, sont toutes charmantes. Ce sont des dentelles noires brodées de soie de deux teintes ombrées (bleu, rouge, mandarine), très-goutées pour garnitures de robes, de fichus, de chapeaux ; des ruches en crêpe gaufré, de toutes nuances pâles, pour tour de cou, dessous de chapeau, intérieur de fichu et sous-manches.

Au même comptoir, la *Ville de Lyon* nous offre une belle variété de gazes, les unes vendues au mètre, d'autres préparées en écharpes, nœuds, choux, turbans, cravates, etc. ; sans oublier les gazes diamantées, canevas, chenillées, enfin, une nouveauté, la gaze tunisienne, à rayures pleines et rayures claires, de deux nuances toujours (tilleul et bleu, jaune et noir.)

Avons-nous besoin de dire que cette maison tient un choix considérable de cravates, nœuds et cocardes en faille effilochée, à frange double de toute nuance ?

Sur la demande d'un grand nombre de dames, la *Ville de Lyon* a fait faire des plissés *bataveuse* en noir et en couleur, garnis de dentelles assorties, lesquels complètent la série de ce genre de garniture avec les grands plissés blancs que déjà elle avait depuis longtemps. Les plissés noirs sont bien nécessaires pour les robes noires, le blanc se ternissant trop vite ; et puis c'est une élégance de plus à enregistrer au compte de la mode, que de pouvoir assortir les plissés *bataveuse* aux robes.

— Le foulard est maintenant déclaré d'utilité première, depuis qu'on en a reconnu les qualités hygiéniques et que beaucoup de personnes le préfèrent à la flanelle pour les gilets de santé. Les femmes n'ont pas été les dernières à saisir l'occasion au vol : ce tissu est si mince et tient si peu de place sous le corset !

Mais où le foulard fait florès, c'est lorsqu'il a passé par les mains d'une lingère habile : chemises de nuit à plastron bouillonné, pour hommes ou femmes ; toilettes de chambre, matinées élégantes avec jupons assortis, le tout garni de plissés et de dentelle Clovis. La coiffure, qui n'est pas oubliée non plus, est composée d'un foulard drapé, lordu et noué de côté à la créole, d'où elle tire son nom.

